

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 35

Artikel: La légende du Cor des Alpes et du Ranz des vaches
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181947>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

rajuste adroitement, sous son petit bonnet, les nattes qui lui restent, le chasseur de chevelures disparaît, et les voisines les plus babillardes ne se doutent nullement que Marie ou Jeannette ont pour un franc de cheveux de moins.

Quand cet industriel a fait ainsi une ample moisson de cheveux, il profite d'un jour de marché pour venir les vendre à nos perruquiers. Il met ses mèches au fond de la corbeille, recouvertes par quelques feuilles de bette, et place au-dessus le beurre frais avec lequel nos ménagères font frire nos biftecks.

La légende du Cor des Alpes et du Ranz des vaches.

Le cor des Alpes est un instrument originaire des Alpes suisses. Il est d'une construction extrêmement simple. On coupe un jeune sapin de 4 à 5 pieds de long, qui a d'un côté 2 1/2 pouces de diamètre et de l'autre 1 pouce; on le creuse soigneusement, puis on y adapte, au gros bout, un tuyau de bois de 1 à 1 1/2 pied de long et de 3 1/2 pouces de diamètre. A l'autre bout se place ordinairement une embouchure de trompette, où l'on y taille seulement une espèce d'embouchure. Pour protéger l'instrument contre l'influence de la température, on l'entoure d'écorce de bouleau, de ficelle, de fines racines de sapin, etc. Ce qu'il y a de plus difficile, c'est de creuser le tuyau de manière à ce qu'il s'élargisse bien régulièrement. Cet instrument est très ancien. D'après les recherches de M. Sczadrowsky, le célèbre Notker a employé le cor des Alpes, il y a 800 ans, pour accompagner les chants dans son couvent de St.-Gall.

De nombreuses légendes attribuent l'invention du cor des Alpes aux pâtres de la Suisse. Ces légendes sont pleines de sentiment et de poésie. Voici celle du Hasli :

Res, le pâtre de la Bahlisalp, avait fini de traire ses vaches, et comme il s'attendait à une nuit sereine et douce, il avait laissé retourner son troupeau sur la fraîche verdure. Les pointes les plus élevées ne brillaient déjà plus de leur éclat rose; la nuit silencieuse avait enveloppé l'étendue. L'obscurité car chait aussi la Seealp, qu'un profond précipice sépare de la Bahlisalp, et où demeurait la belle Roeschen, que le pauvre Res aimait depuis longtemps. Il y avait bien envoyé son salut de bonsoir; mais sa voix était rauque et dure, et les parois de rocher renvoyaient les sons encore plus rauques et plus durs, car les hommes ne connaissent pas encore la douce mélodie du Ranz des vaches. — Aussi ce fut en vain que le pâtre attendait une réponse de la Seealp; Roeschen dédaignait son affection.

Le pauvre garçon rentra triste et sombre dans son chalet. Il en ferma la porte, alluma une buchette de pin aux charbons encore incandescents du foyer et monta ensuite sur le tas de foin qui offrait à ses membres fatigués une couche tendre et odoriférante. Bientôt le feu s'éteignit; l'obscurité et le silence régnèrent dans le chalet; seulement, de loin les clochettes du troupeau se faisaient entendre de temps à autre, comme une chanson pour endormir. Res ne tarda pas à fermer les yeux pour rêver de sa dédaigneuse Roeschen.

Tout à coup, le pétilement d'un grand feu l'éveille. Effrayé, il se redresse; mais, rempli de terreur, il retombe aussitôt sur sa couche. Cependant, au bout de quelque temps, il reprend courage; il se relève pour voir s'il ne s'est pas trompé. Sur le foyer, il aperçoit un grand feu. Un vacher gigantesque et un jeune homme apportent du lait, le versent dans le chaudron et mettent ensuite celui-ci sur le feu. Près du foyer est assis un chasseur, habillé de vert, qui regarde les flammes d'un air sombre et y jette de temps en temps une nouvelle bûche.

Ces trois compagnons faisaient tout cela en silence. Res reconnut bien vite que ce n'étaient pas là des visiteurs ordinaires,

et quoiqu'il tremblât à leur aspect, il ne pouvait détourner ses regards de ce groupe vivement éclairé par les flammes. Le géant continuait son ouvrage comme un véritable fruitier; et quand le moment fut venu d'ajouter la présure au lait, il fit signe au chasseur; celui-ci versa dans la masse un liquide rouge comme du sang. Et comme le fruitier continuait à brasser le contenu du chaudron, le jeune homme blond se dirigea vers la porte et sortit.

Alors Res entendit des sons et des mélodies dont il n'avait jamais eu l'idée. D'abord des accents lents, graves, mélancoliques; ensuite des notes éclatantes, claires, joyeuses; puis de nouveau des vibrations profondes, qui allaient mourir dans les abîmes lointains. Res entendit le troupeau s'approcher, comme attiré par cette mélodie, et la sonnerie se mêla d'une manière agréable à la voix sympathique du chanteur. Le cœur du pâtre se remplit d'un plaisir indicible qui lui fit oublier toute frayeur.

Le chanteur rentra et saisit un long cor de bois qui était appuyé contre la paroi du chalet et que Res n'avait pas encore aperçu. Puis le jeune homme sortit de nouveau et fit retentir, à travers le silence de la nuit, la même mélodie, mais plus lente. Alors tout semblait se réveiller dans les alentours: des voix mystérieuses renvoyaient les sons depuis les parois de rochers; la forêt de sapins les répétait plus doucement, et des chœurs d'anges semblaient y répondre du haut des airs.

Cependant le vacher gigantesque avait terminé son travail. Il puisait son petit-lait et le versait dans trois vases qu'on avait préparés. Mais ce qu'il y avait d'étrange, c'est que, dans le premier, le liquide était rouge comme du sang; dans le deuxième, vert comme l'herbe la plus fraîche, et dans le troisième, blanc comme la neige. Res n'eut pas le temps de s'en étonner, car tout à coup le géant l'appela: « Descends à présent, fils des hommes, tu choisiras un don. »

La voix retentissante fit trembler le pauvre garçon comme une feuille. Mais le jeune musicien venait de rentrer et lui fit signe de descendre. Alors Res rassembla son courage et s'approcha des trois hommes mystérieux. Ils le conduisirent devant les trois vases, et l'homme à l'habit vert dit d'une voix qui résonnait comme un cor de chasse: « Il faut que tu boives dans un de ces vases. Tu peux choisir; mais, je te le conseille, réfléchis bien. »

Ensuite le géant prit la parole: Regarde, mon garçon! Le vase rempli de ce noble rouge t'accorde la force et le courage d'un géant; personne ne pourra te résister; tu pourras faire et prendre ce que bon te semble. Si tu oses en boire, je te donnerai en outre cent belles vaches rouges, qui paîtront sur ton alpe demain matin. Prends donc, mon garçon!

Ce serait bien agréable, pensa Res, d'être le plus fort et de n'avoir personne à craindre, et encore une centaine de vaches par-dessus le marché! Cela vaut bien la peine de boire de ce breuvage rouge.

Alors le chasseur s'avança rapidement: « Bois plutôt ce que je t'offre, dit-il. La couleur verte t'annonce l'espérance; mais, si tu veux suivre mon conseil, je ne te leurrerai pas d'un vain espoir. Que te sert la force gigantesque promise par mon camarade? N'es-tu pas déjà assez fort pour lutter avec qui que ce soit? Et les vaches? Qui sait combien de temps elles resleront en bonne santé? Je t'offre d'autres biens qui durent: de beaux écus brillants et de superbes pièces d'or. Voilà la clef qui ouvrira toutes les portes; l'argent te rendra considéré des grands et des petits; il fait paraître sages les sots, et honnêtes les méchants. » En disant cela, il fit rouler un tas de pièces d'or et d'argent aux pieds du pâtre ébloui.

Celui-ci ne pouvait détourner ses yeux de ces trésors. Quels beaux prés ne pourrait-il acheter avec cet argent, et combien de magnifiques pièces de bétail! Il pourrait bâtir pour sa Roeschen une maison plus belle que toutes celles de la vallée. — Ses mains étaient agitées par des mouvements convulsifs, attirées vers le métal brillant. Il était sur le point de céder à la tentation, quand l'idée lui vint d'apprendre ce que le troisième lui dirait.

Il dirigea ses regards vers le jeune chanteur qui se tenait éloigné, dans l'obscurité, tranquillement appuyé sur son cor. Comme s'il rêvait, il penchait sa belle tête, entourée de

boucles blondes, sur sa poitrine. « Et qu'aurai-je, si je bois dans le troisième vase ? lui demanda Res. »

Le jeune homme fixa pendant quelques moments son œil scrutateur, mais doux, sur le pâtre, et répondit d'une voix argentine : « Je ne puis t'offrir ni la force surhumaine, ni le troupeau nombreux du premier, ni les trésors immenses du second, et il n'y a que les hommes simples qui puissent apprécier la valeur de ce que je veux t'offrir ; ces montagnes en sont le berceau ; les vents qui murmurent dans les forêts et dans les abîmes, les sources qui gazouillent en ruisselant entre les rochers, voilà ses frères et sœurs. Je t'offre le don de produire les sons que tu as entendus. Si tu l'acceptes, l'homme pourra désormais parler aux cœurs amis avec des accents sympathiques, les animaux mêmes écouteront cette mélodie, et les rochers la répéteront doucement. Choisis ! Si tu bois dans ce vase, dont la blancheur te représente la simplicité et la pureté, demain tu sauras chanter et jouer comme moi. La mélodie du Ranz des vaches te remplira d'une douce paix ; elle te rendra content, te consolera dans les jours sombres, et l'amour des hommes te suivra.

Pendant quelque temps, il y eut une pénible lutte dans le cœur du pâtre. Tantôt il regardait le géant dont il pouvait avoir la force, tantôt le tas de métal éblouissant, tantôt l'œil d'azur du chanteur. Enfin un rayon de soleil semblait pénétrer dans la nuit de ses doutes et de son irrésolution.

« L'amour des hommes me suivra ? demanda-t-il d'une voix tremblante. »

« Certainement ! répliqua le jeune homme. Le son de ton cor réveille la voix du rocher, comment ne toucherait-il pas le cœur des hommes ? »

Donc je toucherai le cœur de Roeschen ! fut sa pensée. « Eh bien ! s'écria-t-il, je repousse la force surnaturelle et les trésors ; je travaillerai, j'aimerai et chanterai pendant toute ma vie ! Je choisis ton chant et ton cor ! » Et il leva le troisième vase et but. C'était du lait frais et parfumé.

« Tu as bien choisi, s'écria le jeune chanteur. Si tu avais choisi autrement, bien des siècles se seraient écoulés avant que j'eusse pu de nouveau offrir mon don aux hommes. Et lors même que tu as repoussé les dons de mes compagnons, ils te seront accordés ; car une force irrésistible et une richesse inestimable sont contenues dans la paix que donnent les chants. »

Alors les trois compagnons disparurent, le feu s'éteignit, et Res se sentit emporté sur sa couche par des mains invisibles. Bientôt le gazouillement des oiseaux annonça le jour. Res crut avoir rêvé, mais la mélodie qu'il avait entendue résonnait toujours dans sa mémoire. Ainsi il salua l'astre du jour avec les accents joyeux du Ranz des vaches et avec les notes plus graves de son cor. Pour la première fois, les parois des rochers renvoyaient doucement ces sons, et bientôt ce ne furent plus la forêt et les rochers seulement qui murmurèrent cette mélodie, mais la douce voix de Roeschen la fit retentir aussi depuis la Seealp. C'était le langage de l'amour qui unit dès lors Res et Roeschen, et la mélodie s'est transmise de génération en génération.

Dans les temps héroïques de la Suisse, le cor des Alpes servait de cor de signal quand il s'agissait de réunir les pâtres pour la lutte contre la tyrannie et l'orgueil. Cet instrument ayant alors une longueur double de celle d'aujourd'hui, le son en a dû être très puissant, car, par un temps calme, on l'entend à deux lieues de distance.

Voici ce que racontent les habitants d'une vallée des Grisons, où, à la paroi du Flimserstein qui descend perpendiculairement vers le Rhin intérieur, on remarque des raies rouges traversant le tif blanc (c'est de l'oxyde de fer) :

« Lorsque, en 1352, le comte Rod. de Monfort fit une invasion dans le pays, un pâtre, qui se trouvait sur le sommet du rocher, aperçut l'ennemi. Alors il souffla dans son cor pour avertir les habitants ; il souffla toujours plus fort, jusqu'à ce qu'il vit la garnison du château fermer ses portes. Mais, par les efforts, ses artères se rompirent, il s'affaissa et mourut, et les raies de sang restèrent sur le rocher. »

Bien des voyageurs ont été désappointés quand ils ont entendu le cor des Alpes ; mais ce n'est pas la faute de l'instrument. Dans certaines parties des Alpes, sur les chemins fréquentés par les touristes, il n'est qu'un prétexte pour mendier, et les joueurs maladroits, souvent des enfants, n'en tirent que des sons rauques et désagréables. Ce n'est pas de tout près qu'il faut l'entendre. Quand le son monte du fond de la vallée, qu'il éveille mille échos, qu'il se mêle au bruit d'une cascade, à la sonnerie d'un troupeau, c'est alors qu'il fait vibrer le cœur et qu'il fait comprendre pourquoi le Suisse sur la terre étrangère, à l'ouïe de cette mélodie, est saisi du *Heimweh* qui l'attire irrésistiblement vers cette belle et grande nature des Alpes.

A. RTZL.

Le premier rédacteur de la Gazette de Lausanne.

Fondation de ce journal.

III

Le docteur Miéville était d'un tempérament trop modéré pour briller au premier rang dans les assemblées des premiers temps de notre indépendance. Il ne fit pas partie des conseils de la République helvétique ; il préféra rendre compte de leurs séances et de leurs actes. Ce fut alors qu'il publia le *Bulletin officiel du Directoire helvétique*, qui fut supprimé par un décret de l'an 1800.

Au *Bulletin officiel* succéda le *Journal helvétique* (du 13 décembre 1800 au 15 avril 1803, imp. Vincent).

Messieurs de la *Gazette de Lausanne* font donc un anachronisme en faisant remonter l'origine de cette feuille à 1799.

Elle fut fondée par Miéville, en 1804, et son 1^{er} numéro date du 3 janvier de la même année.

A la suite de quelques revers de fortune, le docteur Miéville se rendit à Paris, où il résida plusieurs années, dans l'intérêt de son journal, auquel il envoyait des correspondances. Il composa, en outre, divers ouvrages d'histoire, d'archéologie et de littérature.

Nous citerons, entre autres, le *Voyage de Septimius dans l'ancienne Helvétie*, dont nous avons reproduit dernièrement quelques fragments.

Miéville rentra à Lausanne vers 1812. Il reprit la rédaction active de la *Gazette*, dont il fit une sorte de chronique politique racontant, en style parfois mélodramatique mais constamment émouvant, toutes les péripéties de la chute de Napoléon I^{er} et de sa réapparition merveilleuse sur le trône pendant les Cent-Jours. Ce fut le moment brillant, le triomphe de la *Gazette de Lausanne*.

Elle pénétrait partout, dans les châteaux, dans les chalets, dans les presbytères, dans les couvents, dans la moindre chaumière. Nul ne pouvait s'en passer. Ce n'était pas seulement la Suisse qui servait de théâtre à l'activité de sa rédaction.

Il était tel département français, comme le Jura, l'Ain et le Doubs, où il comptait les abonnés par centaines.

Il est vrai que la *Gazette* n'avait alors pas beaucoup de concurrence, et que Miéville savait faire habilement des sacrifices pour avoir les premières